Rhétorique du corps chez Saint Jérôme d'après la Lettre XXII à Eustochium

MYRIAM KISSEL
PRAG
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

TEXTE LATIN

O quotiens in heremo constitutus et in illa vasta solitudine, quae exusta solis ardoribus horridum monachis praestat habitaculum, putavi me Romanis interesse deliciis ! Sedebam solus, quia amaritudine repletus eram. Horrebam sacco membra deformis, squalida cutis situm Aethiopicae carnis adduxerat. Quotidie lacrimae, quotidie gemitus et, si quando repugnantem somnus imminens oppressisset, nuda humo vix ossa haerentia conlidebam. De cibis vero et potu taceo, cum etiam languentes aqua frigida utantur et coctum aliquid accepisse luxuriae sit. Ille igitur ego, qui ob gehennae metum tali me carcere ipse damnaveram, scorpionum tantum socius et ferarum, saepe choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis et mens desideriis aestuabat in frigido corpore, et ante hominem suum jam carne praemortua sola libidinum incendia bulliebant.

Itaque omni auxilio destitutus ad Jesu jacebam pedes, rigabam lacrimis, crine tergebam et repugnantem carnem ebdomadarum inedia subjugabam. Non erubesco infelicitatis meae, quin potius plango non esse quod fuerim. Memini me clamantem diem crebro junxisse cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberibus quam Domino rediret increpante tranquillitas. Ipsam quoque cellulam meam quasi cogitationum consciam pertimescebam, et mihimet iratus et rigidus solus deserta penetrabam. Sicubi concava vallium, aspera montium, rupium praerupta cernebam, ibi meae orationi locus, illud miserrimae carnis ergastulum ; et, ut mihi ipse testis est Dominus, post multas lacrimas,

post caelo oculos inhaerentes nonnumquam videbar mihi interesse agminibus angelorum, et laetus gaudensque cantabam : « post te in odorem unguentorum tuorum currimus ».

TRADUCTION*

Oh ! combien de fois, moi, qui étais installé dans le désert, dans cette vaste solitude torréfiée d'un soleil ardent, affreux habitat offert aux moines, je me suis cru mêlé aux plaisirs de Rome ! J'étais assis, solitaire, car l'amertume m'avait envahi tout entier ; mes membres déformés se hérissaient d'un sac. Malpropre, ma peau rappelait l'aspect minable de l'épiderme d'un nègre. Chaque jour pleurer, chaque jour gémir ! Toutes les fois que, malgré mes résistances, le sommeil m'accablait soudain, mes os, presque désarticulés, se brisaient sur le sol nu. De la nourriture et de la boisson, je ne dis rien : les malades eux-mêmes n'usent que d'eau froide ; accepter un plat chaud, c'est un excès. Or moi, oui, moi-même, qui, par crainte de la géhenne, m'étais personnellement infligé une si dure prison, sans autre société que les scorpions et les bêtes sauvages, souvent je croyais assister aux danses des jeunes filles. Les jeûnes avaient pâli mon visage, mais les désirs enflammaient mon esprit, le corps restant glacé ; devant ce pauvre homme, déjà moins chair vivante que cadavre, seuls bouillonnaient les incendies des voluptés !

Privé de toute aide, je gisais donc aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes larmes, je les essuyais de mes cheveux ; ma chair rebelle, je la domptais par une abstinence de plusieurs semaines. Je ne rougis pas de mon infortune ; bien plutôt, je déplore de n'être plus ce que j'étais alors. Il m'en souvient : fréquemment, mes cris joignaient le jour à la nuit, et je ne cessais de me frapper la poitrine que quand les menaces du Maître avaient ramené le calme. Ma cellule elle-même, j'en venais à la redouter, comme si elle était complice de mes pensées impures. Irrité contre moi, dur à moi-même, j'allais seul plus avant dans le désert. Une vallée profonde, une âpre montagne, des rochers abrupts étaient-ils en vue, j'y installais ma prière et l'ergastule de ma misérable chair. Le Seigneur lui-même m'en est témoin : après avoir beaucoup pleuré et fixé mes regards au ciel, il me semblait parfois être mêlé aux cohortes des anges ; alors, plein de joie et d'allégresse, je chantais : « Après toi nous courons, à l'odeur de tes parfums ! ».

---

* Trad. M. KISSEL.

Eusebius Hieronymus (345 - 30 septembre 419) a vécu l'expérience du désert de 374 à 377. Durant l'année 374, il voyage en Grèce, Thrace, Bithynie, Cappadoce, Cilicie, et entre en contact avec des anachorètes. À cette époque l'« anachorèse » ou « retraite » en grec, est le recours des voleurs, criminels, insolvables et autres. Pour les chrétiens, cette démarche de solitude, d'ascèse, de contemplation dépasse le courant du monachisme, qui lui, pour simplifier, se mène en communauté. L'instigateur de l'anachorèse est saint Antoine (251-356), qui, le premier, affronta ainsi le démon et ses créatures. Notons le sens de *desertum*, « espace inhabité » dans le latin classique[1]. Jérôme arrive en Syrie à l'automne 374 : « La Syrie m'apparut, naufragé, comme le port le plus sûr » (*Syria mihi velut fidissimus naufrago portus occurrit*). Une épidémie se déclare à Antioche, un des centres majeurs de la pensée chrétienne ; Jérôme perd beaucoup d'amis, lui-même tombe malade ; il a alors des extases et des songes mystiques. En convalescence au début de l'année 375, il part à l'automne à Chalcis, au sud d'Alep, en bordure du désert de Syrie : pendant trois années il y mènera une vie érémitique. Il a emporté avec lui toute sa bibliothèque, ouvrages profanes et ouvrages chrétiens. Du reste, un cauchemar, dans lequel il se voit traité de « cicéronien », lui fait bientôt renoncer aux lectures profanes. Dans la grotte, il apprend l'hébreu, pour se « mortifier », copie des manuscrits, rédige une *Vie de Paul*, alors âgé de 113 ans et reclus dans sa grotte depuis 96 ans, et entretient une correspondance très active.

La Lettre XXII est intitulée par Jérôme : *Ad Eustochium de virginitate servanda* qui la qualifie de *libellus*, « petit traité ». Julia Eustochium était la troisième fille de Paula (canonisée ultérieurement), qui fut une des principales disciples de Jérôme et une des fondatrices du monastère de Bethléem. À l'époque de cette Lettre, 384, la jeune fille, âgée d'environ 16 ou 17 ans, possède une grande culture grecque et latine. À cette jeune patricienne, qui mourra vers 418-419, Jérôme adresse une fort longue lettre afin de la prévenir des dangers du mariage. Jérôme avait déjà abordé le sujet en 383 dans le *Contre Helvidius*, texte qui circule à Rome avec un très mauvais accueil, à cause des portraits caricaturaux des faux dévots. Deux passages sont fameux : le cauchemar dont nous avons parlé plus haut (§ 30), et le § 7, auquel nous allons nous intéresser ici. Ce paragraphe s'insère dans un développement consacré aux

1. Cf. par exemple VIRGILE, *Bucolique*, VI, v. 81 et *Géorgique*, III, v. 342.

tentations de la chair, surtout pour une « jeune fille qui vit dans les délices » (*puella quae deliciis fruitur*) (§ 8). L'épistolier prend son propre cas comme exemple. Ce retour en arrière sur une étape importante de sa vie, le séjour au désert de Chalcis, est toujours cité par ses biographes comme un passage-clef pour comprendre l'itinéraire de son auteur.

Jérôme raconte à plusieurs reprises cette expérience dans son œuvre, par exemple dans la Lettre CXXV, où il insiste sur le travail intellectuel, l'apprentissage de l'hébreu étant donné comme un antidote aux tentations charnelles. Ce thème des tentations charnelles revient dans la *Vita sancti Hilarionis eremitae*, ouvrage aux intentions édifiantes sur Hilarion. Le thème de la tentation est déjà un sujet classique au IVe siècle, ainsi qu'il apparaît notamment dans la *Vie d'Antoine* d'Athanase d'Alexandrie.

Il s'agit d'un récit rétrospectif. Le passé est exprimé par l'imparfait et le parfait (*memini, putavi*). Le parfait, associé à la première personne, marque le discours, et l'imparfait la description et la répétition, étroitement liées dans la mesure où la durée de l'expérience érémitique et où le retour de la tentation (*quotiens, quotidie*) valorisent la figure du saint. Son expérience se prolonge dans le présent de l'écriture, avec la prétérition : « De la nourriture et de la boisson, je ne dis rien » (*de cibis et potu taceo*) et une comparaison : « Je ne rougis pas de mon infortune » (*non erubesco*) : il regrette la ferveur de sa vie au désert. Le regard permanent de Dieu sur le chrétien s'exprime au présent : « Le Seigneur même m'en est témoin » (*ut mihi ipse testis est Dominus*). Le paragraphe s'achève sur une phrase au style direct, avec une première personne du pluriel qui associe Jérôme aux anges et lui permet de revivre le bonheur de cette période de sa vie : « Après toi nous courons » (*in odorem currimus*).

Le mouvement du paragraphe se fait en trois temps : une description de la vie érémitique (*O quotiens ... luxuriae sit*), une évocation des tentations (*Ille igitur ... bulliebant*), et la proximité avec Dieu (*Itaque* ... fin du §).

Dans la structure de la phrase, la pratique de l'asyndète n'a plus la valeur de forte opposition du latin classique. L'asyndète, même, est la règle, à l'exception de *vero* marquant une légère insistance. Seuls les adverbes de coordination logique : *igitur, quoque*, et la conjonction *itaque* marquent les étapes de la démarche de Jérôme. Trois types de phrase sont représentés : juxtaposition,

coordination et subordination, cette dernière ayant perdu son hégémonie. La simple conjonction *et* relie les verbes, dont la place est très mobile, acquérant ainsi une grande expressivité : de « Les jeûnes » à « voluptés » (*pallebant ... bulliebant*), les trois indépendantes sont coordonnées avec une amplification progressive ; le verbe est successivement antéposé, puis situé entre le sujet et le groupe prépositionnel, et enfin postposé en dernière place de la proposition la plus longue.

La langue de Jérôme est caractérisée par son aspect très concret et descriptif. L'imparfait de narration et de description est utilisé dans tout ce passage. À ce temps sont associés le participe passé passif (*constitutus, destitutus*) et des verbes à valeur d'état (*horrebam, jacebam*), de sentiment (*pertimescebam*), et quelques verbes de mouvement (*penetrabam*). Le participe remplit aussi une fonction descriptive ; il conserve dans l'architecture de la proposition son double rôle : un procès en cours et une simultanéité par rapport au verbe conjugué : « Malgré mes résistances » (*repugnantem*) et « Fréquemment mes cris » (*me calmantem*). L'évolution de la langue se fait vers une minorisation du verbe et des déverbaux, et une majoration des substantifs et des adjectifs. Cette évolution est sensible à la fin du paragraphe ; la construction prépositionnelle *post* + groupe nominal, *post* + substantif + participe présent + complément circonstanciel de lieu (*post caelo oculos inhaerentes*) est l'équivalent d'une subordonnée temporelle.

Les procédés rhétoriques relèvent d'un souci d'expressivité. Concernant l'ordre des mots, Jérôme pratique la disjonction (*horridum habitaculum, crebro cum nocte*), le chiasme (*scorpionum socius et ferarum*), l'anaphore (*quotidie*). L'emphase est sensible à travers la redondance (*in heremo et in solitudine*) et dans la multiplication des démonstratifs, en particulier *ille*, soit adjectif (*illud ergastulum, in illa vasta solitudine*), soit en pronom (*ille igitur ego*), et *ipse*, pronom (*ipse damnaveram*), adjectif (*ipsam cellulam meam*).

Le lexique, de caractère concret et descriptif, est utilisé avec un sens figuré à valeur morale. Deux champs lexicaux se développent dans ce paragraphe : le feu et le vide. Le feu figure à la fois le lieu géographique où Jérôme effectue sa retraite, le désert de Chalcis, et, métaphoriquement, la violence des désirs : « Cette vaste solitude... », description renforcée par l'allitération et l'homeoteleute en **-um** et en **h**. (*horridum ... habitaculum*). Le feu prend en quelque sorte possession de l'auteur lui-même, corps et

âme (*ora-mens*) en un violent combat des extrêmes, rendu sensible par l'antithèse exprimée deux fois, froid-brûlant (*aqua frigida-coctum* et *in frigido corpore-aestuabat*). Les deux verbes « brûler » et « bouillonner » (*aestuare* et *bullire*) suggèrent une violence intérieure et destructrice que Jérôme semble contempler de l'extérieur, par un étrange procédé de dissociation difficile à traduire (*ante hominem suum*) ; Jérôme se désigne à la troisième personne comme objet – victime – des « incendies des désirs » (*libidinum incendia*), sujet du verbe.

La métaphore du feu comme tentation diabolique s'enrichit de la métaphore du vide, qui paraît exprimer une pulsion, une fascination de l'autodestruction chez Jérôme. Celui-ci désigne son corps par cinq termes : chair (*carno*), cinq occurrences, corps (*corpus*), os (*ossa*), membres (*membra*) et poitrine (*pectus*), une occurrence chacun. Le corps est vidé de son contenu de chair et de vie, défini, au sens propre de délimitation physique, par la peau, enveloppe extérieure volontairement souillée et abîmée : « Mes membres ... nègre » (*horrebam ... adduxerat*). La décomposition menace : « Mes os, presque désarticulés, se brisaient sur le sol nu » (*nuda vix ossa haerentia*). Jérôme se défait de toute substance par les jeûnes : « Ma chair rebelle, je la domptais par une abstinence de plusieurs semaines » (*jejuniis, ebdomadarum inedia*). Paradoxalement, le dégoût de soi-même s'avoue par une image de réplétion : « l'amertume m'avait envahi tout entier » (*amaritudine repletus eram*). Yves Ferroul fait l'analyse suivante :

> « Par ailleurs, le masochisme de certains mystiques, leur goût pour l'ordure sont souvent signalés par leurs biographes. On est en droit de lier les extases mystiques et les extases sexuelles, et de constater que les comportements qualifiés de perversions sexuelles par les religieux (jouir en souffrant ou dans l'ordure) sont dans certains cas, pour ces mêmes religieux, gages de sainteté »[2].

Il se crée donc un échange de type microcosme/macrocosme entre le désert (*solitudo deserta*) vide, hostile (*concava, aspera, praerupta*), conçu comme enfermement (*cellula, carcer*) et le corps de Jérôme, désigné par le mot *ergastulum*, qui désigne l'atelier des esclaves et le bâtiment où on les enferme après les plus durs travaux, du grec εργαζομαι, « travailler ». Ce double mouvement de destruction, par le feu et par le vide, permet au saint de s'approcher de Dieu, avec le verbe « participer » (*interesse*), utilisé

2. FERROUL, 1994, p. 77.

deux fois : « Je croyais assister aux danses des jeunes filles » (*choris intereram puellarum*), « Il me semblait être mêlé aux cohortes des anges » (*videbar mihi interesse agminibus angelorum*). Cette participation est sensuelle, visuelle, auditive et olfactive (*oculos, cantabam, in odorem unguentorum tuorum*).

Jérôme, érudit exceptionnel, révèle dans ce texte des influences issues de deux origines : païenne et chrétienne. L'évocation du désert est un thème du récit historique ; Jérôme fait ici un emprunt au *Jugurtha* de Salluste : « Des lieux brûlés par les ardeurs du soleil » (*loca exusta solis ardoribus*)[3]. Elle est reprise, un siècle plus tard, par Lucain ; il s'agit du passage où Caton entraîne ses troupes dans les sables de Libye : « Nous allons dans les plaines stériles et brûlées du monde » (*vadimus in campos steriles exustaque mundi*). Les soldats devront affronter « le serpent, la soif, la brûlure du soleil, choses douces à la vertu » (*serpens, sitis ardor harenae dulcia virtuti*)[4]. Le discours de Caton est représentatif des valeurs du Romain traditionnel du 2e siècle avant J.-C. De plus, la revendication de l'épreuve et de la souffrance correspond à l'idéal stoïcien, dont se réclame Lucain, au 1er siècle après J.-C. : le triomphe de la volonté et le sacrifice de soi, idéal qui n'est autre qu'un prolongement de la « vertu » (*virtus*, qualité de l'homme) romaine[5]. Cette démarche est identique chez Jérôme, vécue cependant avec une passion qui, elle, n'a rien de stoïcien.

La notion romaine de *luxuria* est reprise ici avec sarcasme. Vilipendée par les moralistes comme Caton, Cicéron et Juvénal[6], durement réprimée par les lois du principat augustéen, la *luxuria* prend ici le sens d'excès dans le confort de la vie quotidienne ; le mot « luxure » prendra bientôt son acception moderne de débauche et passera comme tel en français au XIIe siècle.

Le § 7 reflète évidemment les lectures et les traductions de textes chrétiens menées par Jérôme, lesquelles se superposent aux lectures païennes sans les contredire ; Rome est assimilée à la corruption (*Romae deliciis*) ; dans d'autres textes, le parallèle se fait entre Babylone, ville prostituée et Jérusalem, ville céleste[7]. Pourtant

---

3. Livre XIX, 6.
4. *Pharsale* Livre IX, vers 376, 382, 402-403.
5. Voir la description de la *virtus* dans le *Pro Caelio* de Cicéron, § 39-42.
6. Voir par exemple *Historicum romanorum reliquae* de Caton, I, 113 ; *Satires* de Juvénal, XI, vers 64-89.
7. *Lettre* XIV, § 3.

Jérôme est pris entre un désir de s'isoler — il décrit son expérience comme s'il y avait vécu totalement seul — et celui d'un partage, avec le verbe « participer » (*interesse*) deux fois ; mais ici cette communauté, loin d'être celle des femmes pures, est celle du vice. *L'Apocalypse* fournit à l'auteur la présence douloureuse des bêtes sauvages et des scorpions : « On leur donna un pouvoir pareil à celui des scorpions de la terre » ; « mais la douleur qu'elles provoquent ressemble à celle d'une piqûre de scorpion »[8]. Déjà la littérature païenne s'est interrogée sur le pouvoir malfaisant, voire mortel, du scorpion ; le naturaliste Pline l'Ancien l'appelle « ce fléau de l'Afrique » (*hoc malum Africae*) et reprend Aristote pour le décrire : « Sur le Mont Latmos en Carie, les scorpions, au dire d'Aristote, ne font pas de mal aux étrangers, et tuent les indigènes »[9].

Le désert est une expérience de l'enfer, avec le mot « géhenne », à la fois crainte (*metus*) et fascination. *Ge-hinnom* désigne la vallée de l'Hinnom, lieu maudit, et par extension l'enfer[10]. Les souffrances qu'y recherche Jérôme sont un souvenir de l'Évangile de Marc, où est décrit le séjour du Christ dans le désert : « Et aussitôt, l'Esprit le pousse au désert. Et il était dans le désert depuis 40 jours, tenté par Satan. Et il était avec les bêtes sauvages, et les anges le servaient » (I, § 12-13). La faim, la soif, le sommeil font partie des *topoi* traditionnels, que l'on retrouve notamment dans la *Vie de Paul* ; on y voit des moines se nourrissant de pain et d'eau boueuse, ou de seulement cinq figues par jour. Ce type d'évocation est, si l'on peut dire, dans l'air du temps : des notations semblables sont présentes chez Évagre le Pontique, qui se retirera dans le désert de Nitrie, puis dans les cellules des Kellia à partir de 382. Son traité *Sur la réfutation* est un sorte de bloc-notes au jour le jour de ses tentations, d'ordre essentiellement sexuel[11].

Jérôme se décrit lui-même, dans une suite de trois propositions juxtaposées, dans l'attitude de la pécheresse : « Je gisais aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes larmes, je les essuyais de mes cheveux » (*gemitus, lacrimas*). Cette évocation se rattache à la « Prière d'un persécuté », prière de David quand il était dans la

---

8. *Visions prophétiques*, 9, 3.
9. *Histoire naturelle*, XI, § 30, VIII, § 229 et XXXIX, § 38.
10. Cf. TERTULLIEN, *Apologétique*, 47.
11. Exemple d'une des 487 Notes (*logismoi*) : « Contre le démon de la luxure prenant l'apparence d'une femme nue, à la démarche alanguie, tout son corps suggérant le plaisir sensuel » ; *Sur la réfutation*, 2, 32.

caverne (*Psaume* 142). Ce sera évidemment un thème majeur de l'iconographie chrétienne[12].

Le § 7 de la Lettre XXII apparaît comme tout à fait représentatif de l'écrivain Jérôme. Le « cicéronien », ainsi qu'il se l'entend dire dans un cauchemar, est imprégné de sources latines issues de la littérature païenne. Il semble que Jérôme, loin de rejeter cette formation, l'ait si bien assimilée qu'il ne sait plus la désigner comme telle. Il la met au service du prosélytisme chrétien. Ce récit autobiographique est animé d'un mouvement qui conduit l'homme, après les tentations du volontarime, vers la prise de conscience de sa misère et vers la prière, qui le mène à Dieu. Si l'expérience ici décrite a été partagée par un certain nombre des contemporains de Jérôme, la violence revendiquée contre soi et la recherche de l'expressivité sont bien propres à cet écrivain.

BIBLIOGRAPHIE

BROWN (P.), 1995, *Le renoncement à la chair*, Paris : Gallimard, « NRF ».

DANIELOU (J.) et MARROU (H.I.), 1963, *Nouvelle histoire de l'Église*, Paris : Seuil.

FERROUL (Y.), 1994, « Le médecin et les perversions sexuelles », dans : *Sexuelle Perversionen im Mittelalter / Les perversions sexuelles au Moyen Âge*, Greifswald : Reineke Verlag, (*Wodan*, vol. 46 ; Serie 3, vol. 26), p. 71-83.

JÉRÔME (SAINT), 1949-1963, *Correspondance*, 8 vol. — texte établi et traduit par J. Labourt, Paris : Belles Lettres, « Collection des Universités de France ».

MAROUZEAU (J.), 1935, *Traité de stylistique appliquée au latin*, Paris : Belles Lettres.

ICONOGRAPHIE

Vie de Saint Jérôme, bible de Charles le Chauve (vers 846).
Saint Jérôme au désert,G. Bellini (1425-1516), Pesaro, Museo Civico.
Saint Jérôme pénitent, Cosme Tura (1430-1495), Londres, National Gallery.
Saint Jérôme au désert, A. Mantegna (1431-1506), Sao Paolo, Musée d'art
Saint Jérôme dans sa cellule, Dürer (1471-1528), gravure sur cuivre, Paris.
Saint Jérôme, le Titien (1477-1576), Venise, église Santa Maria Nuova.
Saint Jérôme, Joachim Patenier (1480-1524), Madrid, musée du Prado.
Saint Jérôme, G. de la Tour (XVIIe siècle), Musée de Grenoble.
Saint Jérôme, Subleyras (XVIIIe siècle), Florence, pinacothèque Brera.

12. Voir ci-après.

ANNEXES

I. L'Orient chrétien

2. Giovanni Bellini, *Saint Jérôme au désert*